

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Les lilas fleurissent à Varsovie* d'Alice Parizeau (Ed. Pierre Tisseyre)**

Michèle Mailhot

Numéro 29, printemps 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39772ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mailhot, M. (1983). Compte rendu de [*Les lilas fleurissent à Varsovie* d'Alice Parizeau (Ed. Pierre Tisseyre)]. *Lettres québécoises*, (29), 22-23.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Les lilas fleurissent à Varsovie

d'Alice Parizeau

(Éd. Pierre Tisseyre)

Au moment où j'écris ces lignes, La Diète vient de supprimer en Pologne le droit d'association libre des ouvriers. Le pays, disent les communiqués, reste calme. Calme... Les mots, comme les images, ne prennent leur véritable sens que dans le contexte auquel ils appartiennent. Voyez au petit écran cette rue de Varsovie: des gens y circulent lentement, librement on dirait: cela ressemble à n'importe quelle rue d'ici, un dimanche matin. Mais nous savons que, là-bas, ce sont des mitrailleuses cachées qui assurent ce calme: celui-ci n'est pas l'expression d'une tranquille confiance mais une immobilité prudente faite d'incertitude et de peur. Abus de pouvoir, abus de langage. On supprime le droit d'expression à l'intérieur, on le pervertit à l'extérieur.

Ce n'est pas ici, dieu merci, un autre lieu d'ergotage politique où les doctrines «pures», désincarnées et dès lors apparemment inoffensives, flottent dans les discours filandreux des théoriciens, mais un lieu de littérature, donc de vie. Les armes dont on discute longuement dans les aréopages protégés par l'immunité redeviennent alors ce qu'elles sont vraiment: des engins meurtriers qui aujourd'hui éclatent en Pologne. Et le compte rendu de la situation n'est plus donné par des voies officielles biaisées mais décrit pas à pas dans un livre d'amour: *Les lilas fleurissent à Varsovie*, d'Alice Parizeau.

Ce roman a valu à son auteur de gagner un prix littéraire et de perdre son droit d'entrée en Pologne d'où elle est originaire et où elle retournait chaque année depuis plus de vingt ans.

Un prix à l'Ouest, l'interdiction à l'Est. Ces deux faits, le dernier surtout, signalent bien l'importance de ce roman, et sa crédibilité. Car si la description qu'Alice Parizeau fait de la Pologne actuelle était inexacte, l'interdiction d'y retourner aurait-elle un sens?

D'ailleurs, à la lecture, aucune garantie extérieure d'authenticité ne devient nécessaire: on sait, par la vivacité du récit, par la qualité de l'émotion, par ce frémissement continu qui parcourt le texte, que ce témoignage sonne juste. On le sent.

D'autres écrivains ont déjà ouvert des brèches dans le mur du silence soviétique mais les situations qu'ils ont décrites étaient si extrêmes que l'horreur même de leurs révélations risquait d'en faire des cas exceptionnels. L'abomination isolée ne semble déjà plus faire partie de l'ensemble. Si bien que la brèche que ces écrivains ouvraient avec violence était aussi vite colmatée par une habile propagande: de tels faits, vous voyez bien, demeurent des cas d'exception; pour le reste, tout est calme...

Alice Parizeau a choisi une voie moins paroxysmale mais tout aussi convaincante et, peut-être, d'une portée plus continue, plus durable: celle des gens ordinaires dans leur vie quotidienne. Les héros, ici, n'ont rien de rare, ils n'ont pas de statut particulier, ils n'ont jamais accompli d'action éclatante qui puisse les porter à la une des journaux de la presse mondiale. Ils besognent, ils tombent amoureux, ils se marient, ils ont des enfants, ils étudient, ils cultivent la terre. Cè sont les Pierre, les Paul, les Lise, les Jeanne polonais qui reprennent chaque jour ouvrage et courage dans un pays qu'ils adorent. Et pourtant, ces citoyens ordinaires et anonymes sont tous des héros.

Voilà sans doute un des aspects les plus émouvants de ce livre: celui d'avoir rendu la qualité d'être de ce peuple polonais que l'on connaît si mal. L'auteur note d'ailleurs que ce n'est que tout récemment que ce pays, déclaré martyr une fois pour toutes dans notre mémoire accommodante, a commencé à faire savoir au monde les violences qui lui sont faites, les dernières surtout, celles qui remontent à la dernière guerre mondiale et que les rencontres de Yalta, en 1945, entre Staline, Roosevelt et Churchill ont entérinées. Depuis ce temps, l'oppression, la délation, la censure, l'emprisonnement, enfin tout ce que l'on croit savoir et dont on ne sait à peu près rien:

...«qu'on gagne ou qu'on perde, jamais le monde ne pourra oublier les événements de Gdansk! Pas cette fois-ci! Ce n'est plus comme il y a dix ans. La complicité du silence de l'Occident est détruite désormais» (p. 386)

Alice Parizeau, en s'appuyant sur une rigoureuse documentation — une chronologie des principaux événements survenus en Pologne depuis 1939 est d'ailleurs fournie en appendice — relate donc l'histoire politique des trente dernières années telle que vécue par une famille polonaise. Une politique vécue? Subie serait plus exact. Car si certains dirigeants vivent *de* la politique, les autres, eux, vivent *avec* cette politique qui les suit partout, jour et nuit, sans le moindre répit. Ils ne peuvent acheter du pain (quand il y en a), trouver un logement (qui ne soit pas réquisitionné par le Parti ou réservé pour la génération suivante), acheter une ferme (la production sera-t-elle suffisante pour justifier ce bien privé?), parler au téléphone (un luxe rare et toujours contrôlé), visiter une ville voisine (pourquoi celle-là?), porter des chaussures neuves (d'abord comment avez-vous pu vous les procurer?); ces gens ne peuvent rien, mais absolument rien faire sans que la politique n'intervienne. Sans cesse brimés, questionnés, guettés, ils deviennent des héros de la résistance et de la survivance. Il faut voir avec quelle dignité, quelle simplicité et quel courage ils luttent contre ce réseau étouffant qui enserre toute leur existence. Et cela par amour de la Pologne. Voici Marek qui perd momentanément la force de continuer, qui refuse de donner d'autres enfants à son pays écrasé:

«...on ne crée rien dans le royaume de l'absurde quand on est conscient de ce qui va arriver à ceux qui viendront après».

Et la réponse de son amie Marie Solin:

«Si tout le monde réagissait comme vous, la Pologne disparaîtrait de la carte de ce monde. Vous êtes vraiment trop pessimiste. Nous avons une existence difficile, il est vrai, mais nous au moins nous croyons en quelque chose. Ailleurs, dans cette Amérique qui vous plaît tant, les gens font des dépressions nerveuses parce qu'ils ont une vie trop facile sans doute. Entre les deux je préfère encore notre lutte quotidienne pour la plus élémentaire sur-



vie, notre romantisme, nos sursauts fous et jusqu'à notre puritanisme solidement inculqué par une Église militante parce que constamment menacée» (p. 380).

Marie Solin ne se fait pas d'illusion sur les verts pâturages occidentaux mais c'est moins un jugement sur ceux-ci qu'un amour profond de son pays qui lui fait choisir la lutte pour arriver à la paix, la seule acceptable, celle qui rendra la liberté à la Pologne.

Cette lutte pour la liberté, présente partout dans le livre, ne fait pourtant pas de *Les lilas fleurissent à Varsovie* un lourd roman à thèse. Le risque était grand qu'un sujet, aussi imprégné de politique, étouffât même le lourd parfum des lilas. Or le récit, au contraire, court si allègrement et avec une telle aisance à travers

la multitude des personnages et des situations qu'on pourrait même en oublier la gravité. L'auteur a en effet créé deux générations d'êtres si attachants, si pleins de vitalité, si chaleureux, qu'on a l'impression non pas de rencontrer des personnages mais de partager plutôt la vie d'êtres réels. Il fallait un écrivain pour justement saisir cette vie sur le vif et nous la redonner sans l'attédier ou l'exalter.

Ce livre, publié aux États-Unis, serait vite devenu un *best seller*, et de la meilleure qualité. Qu'en ferons-nous ici? Il faudrait au moins que son destin dépasse les trois mois habituels dévolus à nos «grands» succès. Aussi est-il bon d'en parler ici, même brièvement, quelque temps après les étincelles de sa parution: ce retard se veut un rappel.

